





VOYAGE  
DU JEUNE  
ANACHARSIS



1

DF28

B31

V.1

C.1

902(495)



1080041933

~~202 (495)~~

E-1 C.-20

91

*E. de Amcoto Guzman*

VOYAGE  
DU JEUNE ANACHARSIS  
EN GRÈCE.

TOME PREMIER



Cañlla Alfonso

Biblioteca Universitaria

54589

015134

VOYAGE  
DU JEUNE ANACHARSIS  
EN GRÈCE,

DANS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE  
AVANT L'ÈRE VULGAIRE.

PAR M. L'ABBÉ BARTHELEMY,  
Garde du Cabinet de médailles, pierres  
gravées et antiques; de l'Académie Fran-  
çoise, de celle des Inscriptions & belles-  
lettres; de la Société Royale de Londres, de  
celle des Antiquaires de la même ville; des  
Académies de Madrid, Cortone, Pesaro,  
Hesse & Marseille.

TOME PREMIER.

A MADRID,  
De l'imprimerie de Benoît Cano.

1796.

FONDO BIBLIOTECA PUBLICA  
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

DF28  
B3  
V.1

VOYAGE  
DU JEUNE ANAGARIS

EN GRÈCE

DANS LE MIEUX QU'ATRIÈME SIÈCLE  
AVANT L'ÈRE VULGAIRE.

PAR M. L'ABBÉ BARTHELEMY.

Quelques-uns de ces auteurs de mémoires, par exemple, de l'Académie Française, de celle des Inscriptions & Belles-Lettres, de la Société Royale de Londres, de celle des Antiquaires de la même ville; de celle des Académies de Madrid, de Rome, de Paris, de Vienne & de Munich.

TOME PREMIER.

A MADRID

De l'imprimerie de Benoît Cino

1766.

(v)

ESSAIS  
SUR LA VIE  
DE J. J. BARTHELEMY,

PAR

LOUIS-JULES BARBON

MANCINI NIVERNOIS.

*Est enim probitate morum, ingenii elegantia, operum varietate monstrabilis.*

Il est bien digne de servir d'exemple par la pureté de ses mœurs, par les agréments de son esprit, par la variété de ses ouvrages.

LETTRES DE PLINE, liv. vj, lett. 21

APRES avoir passé une longue vie à servir mon pays et à cultiver les lettres, je crois devoir encore leur sacrifier mes derniers jours, en traçant l'esquisse fidèle d'un homme dont la mémoire leur doit être éternellement chère. Je vais écrire avec simplicité la vie de M. Bar-

thélemy. Des mains plus habiles que la mienne répandront sur sa tombe les fleurs de l'éloquence. Quand l'art de les cueillir ne me manquera pas, les larmes que je répands m'en ôteroient le pouvoir. Je ne cesserai jamais de pleurer cet excellent homme à qui j'étois si tendrement attaché. Il m'honorait de son estime et de son amitié. Je sens qu'il y a de l'orgueil à le dire ; mais c'est un orgueil que je n'ai pas le courage de réprimer. Plus heureux que Plutarque et Népos, je n'ai point à décrire ces scènes brillantes et terribles, où l'ambition et la passion de la gloire ont déployé des talens trop souvent pernicieux. Je détaillerai des travaux littéraires aussi utiles qu'immenses, entrepris avec un courage rare, suivis avec une persévérance plus rare encore ; et j'offrirai le tableau d'un caractère et d'une conduite où s'allioient la sensibilité, le désintéressement, la modestie, toutes les vertus qui font le plus d'honneur à l'humanité, parce que ce sont celles qui servent le mieux les hommes.

Jean-Jacques Barthélemy naquit à Cassis, petit port voisin d'Aubagne. C'est à Aubagne, jolie ville entre Marseille et Toulon, que sa famille étoit établie depuis long-temps. Son père Joseph Barthélemy avoit épousé Magdeleine Rastit, fille d'un négociant de Cassis. En 1715 elle alla faire une visite à ses parens, et ce fut pendant son séjour à Cassis qu'elle donna le jour à Jean-Jacques Barthélemy, le 20 janvier 1716. On ne tarda pas à le trans-

porter à Aubagne, où à l'âge de quatre ans il perdit sa mère très-jeune encore, et déjà chère à ses concitoyens par les qualités de son cœur et de son esprit. Il apprit de son père à la pleurer : Joseph le prenoit souvent sur ses genoux, et l'entretenant, les larmes aux yeux, de leur perte commune, la lui faisoit sentir avec tant d'attendrissement, que l'impression ne s'en est jamais effacée. Ainsi le bon cœur du père formoit, par un exemple touchant, le bon cœur du fils, et développoit la sensibilité exquise dont la nature l'avoit doué.

Magdeleine Rastit Barthélemy laissa deux fils et deux filles qui ne démentirent jamais leur honorable naissance, ni les leçons et les exemples d'un père si universellement estimé de ses concitoyens, que le jour de sa mort fut un jour de deuil pour toute la ville d'Aubagne. La mort du frère de celui dont j'écris la vie, fit dans la suite le même effet ; et c'est ainsi qu'une succession de vertus non interrompue a honoré cette respectable famille, bien plus que n'auroient pu faire les titres et les décorations dont la vanité fait tant de cas : précieux héritage que les neveux de Jean-Jacques Barthélemy étoient bien dignes de recueillir, et qui ne dépérira pas entre leurs mains.

Jean-Jacques avoit douze ans, lorsque son père, après avoir formé son cœur, l'envoya faire ses études à Marseille : cette ancienne et fameuse ville, qui du temps de Tacite étoit

recommandable par la simplicité de mœurs, qui s'y unissoit à l'élégance des Grecs dont elle est une colonie.

C'est là qu'il fit ses basses classes au collège de l'Oratoire sous un excellent instituteur, le père Renaud, homme d'esprit et de goût, qui distingua sans peine un pareil élève, et se plut à lui donner tous ses soins. M. de la Vislede, littérateur qui jouissoit d'une haute considération, arriva à Marseille; c'étoit l'intime ami du père Renaud. Il partagea ses sentimens, et concourut avec intérêt aux progrès du jeune Barthélemy, qui furent singulièrement rapides et brillans.

Il s'étoit destiné lui-même à l'état ecclésiastique; mais pour s'y préparer, il fut obligé de changer d'école. M. de Belzunce, alors évêque de Marseille, refusoit d'admettre les étudiants à l'Oratoire; et Barthélemy, quittant avec regret ses anciens maîtres, alla faire son cours de philosophie et de théologie chez les Jésuites, où par hasard il ne tomba pas d'abord en de bonnes mains; et peut-être ce contre-temps fut un bonheur pour lui.

Il se fit alors un plan d'études particulières, indépendantes de ses professeurs. Il s'appliqua aux langues anciennes, au grec, à l'hébreu, au chaldéen, au syriaque. Passionné pour l'étude, il s'y livroit avec l'effervescence d'un esprit élevé qui s'enflamme avec plus d'impétuosité que de mesure; et cet excès pensa lui coûter la vie. Il tomba dangereuse-

ment malade, et ne recouvra ses forces qu'au moment d'entrer au séminaire où il reçut la tonsure.

Dans cette pieuse retraite, il avoit beaucoup de loisir, et il en profita pour apprendre l'arabe. Un jeune Maronite, élevé à Rome, se trouvoit alors à Marseille auprès d'un oncle qui faisoit le commerce du Levant. Il se lia avec Barthélemy, devint son maître de langue, lui enseigna l'arabe à fond, et l'accoutuma même, dans des conversations journalières, à le parler facilement. Alors il lui proposa de rendre un service à des Maronites, des Arméniens, et d'autres catholiques arabes qui n'entendoient presque pas le français: c'étoit de leur annoncer la parole de Dieu dans leur langue. Ce jeune homme avoit entre les mains quelques sermons arabes d'un jésuite prédicateur de la Propagande. Barthélemy qui ne pouvoit ni rien refuser à un ami, ni se refuser à aucun genre de travail, en apprit un ou deux par cœur, et les prononça avec succès dans une grande salle du séminaire, où ses auditeurs orientaux furent si enchantés de lui, qu'ils le prièrent de vouloir bien les entendre en confession: mais sa complaisance n'alla pas jusques-là; et il leur répondit qu'il n'entendoit pas la langue des péchés arabes.

Il étoit si éloigné, je ne dis pas d'étaler sa vaste érudition, mais même de la laisser paroître, que peu de personnes savent à quel point il s'étoit familiarisé avec les langues orien-

tales, et c'est ce qui m'a engagé à rapporter cette petite scène de collège. Elle en occasionna bientôt une autre du même genre, et plus comique encore. Je me permets de la rapporter aussi, parce qu'elle peut servir à apprécier les charlatans, qui abusent si souvent et à si bon marché de notre penchant à admirer ce que nous ne comprenons pas.

\* Dix ou douze des principaux négocians de Marseille lui amenèrent un jour une espèce de mendiant qui étoit venu les trouver à la bourse pour implorer leur charité, leur contant qu'il étoit juif de naissance, qu'on l'avoit élevé pour son grand savoir à la haute dignité de rabbin, mais que, persuadé par ses lectures des vérités de l'évangile, il s'étoit fait chrétien; se disant enfin profondément instruit dans les langues orientales, et demandant que, pour en avoir la preuve, on le mît aux prises avec quelque savant. Ces messieurs n'en cherchèrent pas d'autre que le jeune Barthélemy qui n'avoit alors que vingt-un ans. Il eut beau leur dire qu'on n'apprend pas ces langues-là pour les parler; ils le pressèrent d'entrer en conversation avec l'érudit oriental; et celui-ci se pressa lui-même de la commencer. Heureusement l'abbé, qui savoit les pseâmes de David par cœur, s'aperçut que son interlocuteur récitoit en hébreu le premier pseâme. Il l'interrompit après le premier verset, et riposta par une phrase arabe tirée d'un de ces dialogues qu'on trouve dans toutes les grammaires,

et dont il n'avoit rien oublié. Le juif reprit son pseâme hébreu, l'abbé continua son dialogue arabe, et l'entretien s'anima sur ce ton jusqu'à la fin du pseâme. C'étoit le  *nec plus ultra*  de la vaste érudition du juif qui se tut. Barthélemy voulut avoir le dernier, et ajouta encore, en forme de péroraison scientifique, une ou deux phrases de sa grammaire arabe; après quoi il dit à messieurs les négocians, que cet inconnu lui paroissoit digne d'intéresser leur bienfaisance; et de son côté, le juif leur balbutia, en mauvais français, qu'il avoit parcouru l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, la Turquie, l'Egypte, et qu'il n'avoit rencontré nulle part un aussi habile homme que ce jeune abbé, à qui cette ridicule aventure fit un honneur infini dans Marseille. Ce ne fut pas sa faute, car il n'avoit ni vanité ni charlatanerie; et il raconta naïvement à tous ses amis comment la chose s'étoit passée: mais on ne voulut pas le croire, et on s'en tint opiniâtrément au merveilleux.

Barthélemy, ayant fini son séminaire, se retira à Aubagne, dans le sein de sa famille qu'il adoroit, et avec laquelle il vivoit dans une société aimable et choisie, où ne manquoit aucun des agrémens que les talens et le goût peuvent procurer. Il s'arrachoit souvent à cette vie si douce, pour aller à Marseille visiter d'illustres académiciens ses amis, avec lesquels il s'entretenoit des objets d'étude qui l'entraînoient avec un attrait irrésistible. Tel étoit,

entre autres, M. Cary, possesseur d'un beau cabinet de médailles, et d'une précieuse collection de livres assortis à ce genre de curiosité utile. Ils passaient des journées entières à converser ensemble sur les objets de la littérature les plus intéressans pour l'histoire ancienne; après quoi Barthélemy, toujours insatiable d'étude, se retiroit à la maison des Minimes, où le père Sigaloux, correspondant de l'académie des sciences, faisoit des observations astronomiques, auxquelles il associa le jeune homme, qui, ne sachant pas encore circonscire ses travaux pour les rendre profitables, perdoit son temps à entasser des acquisitions disparates.

Il ne tarda pas à s'en corriger. Il sentit que, pour sortir d'une médiocrité de talens peu préférable à l'ignorance, il faut s'enrichir de connoissances approfondies dans un seul genre de choix, sans courir d'un objet à l'autre, avec un enthousiasme frivole qui ne permet que de les effleurer tous.

Il se rendit à Paris (l'an 1744.) pour se livrer tout entier à la littérature qui devoit lui avoir un jour de si grandes obligations, et il se présenta avec une lettre de recommandation à M. de Boze, garde du dépôt des médailles, et secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Ce savant, estimable à tous égards, le reçut avec beaucoup de politesse, et lui fit faire connoissance avec les membres des trois académies les

plus distingués, qui dinoient chez lui deux fois par semaine. Dans cette société, Barthélemy se pénétra, de plus en plus, d'amour pour les lettres et de respect pour ceux qui les cultivent. M. de Boze étudioit le jeune homme avec soin; il ne tarda pas longtemps à le connoître, et lui accorda son amitié, sa confiance même, autant que le lui permettoit un caractère dont une prudence et une réserve excessives faisoient la base.

L'âge et la santé de M. Boze ne lui permettant plus de se livrer au travail pénible du cabinet des médailles, il avoit compté s'associer M. de la Bastie, savant antiquaire, de l'académie des inscriptions. Il le perdit par une mort prématurée, et il le remplaça dans ses intentions par Barthélemy, dont l'association à la garde du cabinet fut constatée quelques mois après par M. Bignon, alors bibliothécaire, et par M. de Maurepas, ministre du département.

De ce moment Barthélemy, pour qui la pratique de ses devoirs étoit un besoin impérieux, donna toutes ses peines, tout son temps, ses jours, ses nuits à l'arrangement des médailles, que l'âge et les infirmités de M. de Boze ne lui avoient pas permis d'achever. Ce fut un travail extrêmement considérable. La collection du maréchal d'Etrées, celle de l'abbé de Rothelin, toutes deux si nombreuses et si intéressantes, étoient empilées dans des caisses, sans ordre et sans indications. Il falloit en

examiner toutes les pièces avec soin, les comparer à celles qui étoient précédemment insérées dans l'ancien recueil, distinguer celles qui seroient à conserver, et enfin les inscrire avec ordre dans un supplément au catalogue. On sent toutes les difficultés d'une pareille opération. Elle fut faite avec une exactitude et une persévérance infatigables. Les difficultés n'étoient qu'un attrait de plus pour Barthélemy.

Au milieu de ces occupations multipliées, il commençoit à jouir avec délices d'un genre de vie vraiment conforme à son goût et à ses talens, quand il se vit avec effroi près d'être forcé à entrer dans une carrière bien différente. En partant de Provence, il avoit vu à Aix M. de Bausset, alors chanoine de la métropole. Ils étoient amis et compatriotes, M. de Bausset, étant né à Aubagne, où sa famille, établie depuis long-temps, jouissoit à juste titre de la considération publique. Il avoit présenté à son jeune ami une perspective de fortune dans l'état ecclésiastique, en lui promettant de se l'attacher en qualité de vicaire général dès qu'il seroit parvenu à l'épiscopat. Barthélemy avoit accepté avec reconnaissance une offre si flatteuse; et M. de Bausset, qui venoit d'être nommé à l'évêché de Beziers, ne manqua pas de rappeler avec force à son ami leur engagement mutuel. Il est aisé de sentir l'embaras, l'anxiété de Barthélemy dans cette occasion qui alloit l'arracher à ses occupations chéries. Il

étoit trop scrupuleux observateur de sa parole pour songer à la retirer, quoique les circonstances fussent bien changées. Il n'envisagea d'autre moyen que celui d'engager M. de Bausset à la lui rendre, en renonçant de lui-même à une acquisition dont il n'ignoroit pas le prix. Il y réussit. Le prélat, orné de toutes les qualités que nous chérissons aujourd'hui dans un héritier de son nom et de ses vertus, avoit l'esprit trop juste pour ne pas reconnoître les convenances de la position de Barthélemy, et le cœur trop bon pour ne pas lui conserver son amitié, en lui rendant la liberté.

M. Burette mourut le 10 mai 1747, et Barthélemy fut élu à la place d'associé dans l'académie des inscriptions, M. le Beau s'étant abstenu généreusement en sa faveur de toute démarche pour lui-même. Une autre place vauqua peu après, et M. le Beau fut unanimement élu. C'étoit-là le prélude d'un combat de générosité entre ces deux savans et vertueux hommes. M. de Bougainville, accablé d'infirmités, se démit du secrétariat de l'académie, et proposa à M. d'Argenson <sup>1</sup> de le remplacer par Barthélemy. Le ministre y consentit, mais Barthélemy refusa la place, et se fit préférer M. le Beau. Celui-ci, quittant le secrétariat quelques années après, voulut le céder à l'abbé, en lui disant: Je vous le devois et je vous

<sup>1</sup> Le ministre de la guerre, qui avoit aussi les académies dans son département.

le rends. Je le cède à un autre, lui répondit l'abbé; mais je ne cède à personne le droit et le plaisir de publier qu'on ne sauroit vous vaincre en bons procédés. Ainsi régnoit alors, parmi ces illustres rivaux, l'émulation des vertus avec celle de la gloire: amalgame assez rare quelquefois dans la carrière des lettres, comme dans toute autre.

Devenu le successeur de tant d'illustres savans qui ont si bien servi la littérature, depuis l'établissement de l'académie <sup>1</sup>, Barthélemy associa le travail annuel que cette compagnie attendoit de ses membres, aux travaux journaliers qu'exigeoit le cabinet des médailles, et il s'acquitta de ce double devoir avec une exactitude que la plus vaste érudition pouvoit seule permettre.

On trouvera à la fin de cet Essai, non pas une notice que je ne suis pas capable de faire, mais une liste de ses ouvrages en ce genre. Explications de monumens hébreux, persans, phéniciens, égyptiens, arabes: toutes les nations, toutes les langues étoient soumises à ses recherches laborieuses et à sa judicieuse critique. Dans ce travail, il ne pouvoit s'empêcher de relever souvent les erreurs de plusieurs savans estimables qui s'étoient livrés avant lui aux mêmes recherches; mais en découvrant leurs fautes avec une sagacité à laquelle rien n'échappoit, il ne les présente

<sup>1</sup> En 1663.

jamais qu'avec cette modestie, cette aménité qui étoit son caractère distinctif. C'est ce qu'on peut observer sur-tout dans sa belle Dissertation sur les inscriptions trouvées à Palmyre par des voyageurs anglois. Elles sont accolées à des inscriptions grecques, et on avoit plusieurs fois tenté d'expliquer les unes à la faveur des autres; mais on n'avoit fait, avec beaucoup de lumières et de génie même, que des efforts de divination qui avoient conduit à des résultats fautifs. Barthélemy en donna une explication qui, par sa simplicité, sa clarté, fit oublier toutes les autres, sans dépriser leurs auteurs; et il alla jusqu'à former un alphabet palmyrénien qui satisfit tout le monde savant: découverte qui pourra servir un jour à ressusciter la mémoire d'un peuple jadis célèbre par sa puissance, par ses exploits, par son commerce, son goût pour les arts, sa magnificence, et dont la haine et la vengeance des Romains ont éteint presque jusqu'au souvenir.

M. de Boze, garde du cabinet des médailles, étant mort en 1753, Barthélemy, qui lui étoit associé depuis sept ans, ne pouvoit manquer de lui succéder en titre dans cette honorable place. Il se trouva pourtant quelqu'un qui eut le courage ou la honte de la solliciter pour lui-même. Barthélemy, qu'on en informa, ne voulut pas savoir le nom du demandeur, ne fit aucune démarche personnelle, et se reposa de son sort sur la justice qui lui étoit due. De zélés et illustres

amis<sup>1</sup> la firent aisément valoir ; et il devint garde des médailles en chef<sup>2</sup>. On peut aisément se figurer le zèle infatigable avec lequel il remplit ses fonctions : découvrant et acquérant, ou du moins, éclaircissant chaque jour les plus précieux restes de l'antiquité, son attention principale se portoit, comme de raison, sur les monumens grecs et romains, et il eut bientôt une belle occasion d'en faire la recherche la plus complete.

M. de Stainville, depuis ministre d'état sous le nom de Choiseul, fut nommé (l'an 1754.) à l'ambassade de Rome. Connoisseur en hommes et en talens, il joignoit à sa générosité naturelle une vue que tous les hommes d'état doivent avoir : celle de favoriser, d'aider, de prévenir les sujets distingués par un mérite reconnu. Il proposa au jeune savant de faire sous ses auspices et avec ses secours le voyage d'Italie. Cette proposition, faite avec toute la grace qui sied si bien d'accompagnement aux bienfaits, fut reçue et acceptée par l'abbé, avec une reconnaissance pour ses protecteurs, qui, bien loin de jamais s'affaiblir, n'a fait que s'accroître pendant tout le cours de sa vie. J'ai dit ses protecteurs, parce que la jeune femme de l'ambassadeur ne cessoit d'avertir, d'exciter avec vigilance les dispositions

<sup>1</sup> M. de Malesherbes ; M. de Stainville, depuis duc de Choiseul et ministre ; M. de Gontaut, frère du dernier marechal de Biron.

<sup>2</sup> En 1753.

généreuses d'un mari qui étoit l'unique objet de son adoration et de son culte, comme il est depuis dix années celui de ses regrets et de ses larmes.

Monsieur et madame de Stainville offrirent obligeamment à Barthélemy de le mener de Paris à Rome dans leur voiture ; et c'eût été de part et d'autre un bon marché. L'abbé, à qui, je ne dis pas l'intérêt, mais l'amitié même ne faisoit jamais oublier ses devoirs, ne se trouva pas en état de les suivre, et son départ fut différé par des affaires du cabinet des médailles.

Il s'associa peu après pour le voyage avec M. de Cotte, qui désiroit depuis long-temps de voir l'Italie. M. de Cotte étoit son ami, et digne de l'être par ses vertus et ses connoissances. Ils partirent ensemble au mois d'août 1755, et arrivèrent le premier novembre à Rome, où le nouveau ministre faisoit déjà oublier son prédécesseur par son extrême magnificence, et par le développement de ses talens, soit pour plaire, soit pour négocier.

Sa jeune femme le secondoit avec zèle et succès. Agée de 17 ans, mais formée par des lectures solides, par des réflexions toujours justes, et mieux encore par l'heureux instinct d'un caractère qui ne lui laisse dire, penser et faire que ce qui est bien, elle jouissoit déjà dans Rome d'un haute considération ; et elle y acquit bientôt cette vénération, qui, d'ordinaire, ne s'accorde qu'à un long exercice des ver-

tus. Il me seroit aujourd'hui plus aisé qu'à personne de détailler ici les rares qualités de son cœur et de son esprit; mais je m'en abstiens par attachement pour elle. Je connois trop sa modestie pour vouloir la faire jouir d'un portrait qu'elle regarderoit comme un éloge. On pourra recourir à la 33<sup>o</sup>e page du 4<sup>e</sup> volume d'Anacharsis in-4<sup>o</sup>, où on la trouvera bien peinte, sous le nom de Phédime, comme son mari sous celui d'Arsame.

Les deux voyageurs, peu de jours après leur arrivée, furent présentés au pape par l'ambassadeur qui l'avoit prévenu en leur faveur; et ils en furent reçus avec cette affabilité, cette gaieté, cette bonhomie qui le caractérisoient. D'ailleurs Benoit XIV, savant lui-même et célèbre sous son nom de Lambertini par 12 volumes de doctrine ecclésiastique, ne pouvoit manquer de distinguer un homme tel que Barthélemy.

M. de Cotte et lui ne vouloient pas perdre de temps; et presque au sortir de Montecavallo, ils allèrent à Naples, où, pendant un mois, ils s'occupèrent sans relâche des antiquités, des singularités tant de la ville que de ses environs. Ils virent, et ils admirèrent à 30 lieues de Naples, les plus anciens monumens de l'architecture grecque, qui subsistent dans l'emplacement où avoit été bâtie la ville de Pastum.

1 Le palais du pape.

Les salles du palais de Portici sont encore plus intéressantes, et fixèrent souvent l'avidité des observateurs. On y a rassemblé les antiquités d'Herculanum et de Pompeia. C'est là qu'on voit une immensité de peintures, de statues, de bustes, de vases, d'ustensiles de toute espèce: objets infiniment précieux et attachans, les uns par leur beauté, les autres par les usages auxquels ils étoient destinés; mais en même temps on remarquoit douloureusement, et avec une espèce de honte, l'abandon où étoient restés, dans cette admirable collection, les 4 ou 500 manuscrits trouvés dans les souterrains d'Herculanum. On en avoit déroulé deux ou trois dont le savant Mazocchi donna l'explication. Ils ne contenoient rien d'important, et on se découragea. Mais Barthélemy ne se décourageoit point. Il sollicita sans cesse, il intrigua presque, pour engager les possesseurs du trésor à en prévenir la perte. Il se croyoit même à la veille d'y réussir quelques années après, lorsque ce beau et utile projet échoua par la mort du marquis Caraccioli, alors ministre à Naples, qui s'en occupoit avec intérêt.

Nous venons de voir l'abbé employant l'intrigue si étrangère à son caractère. Nous allons voir employant la fraude; et nous applaudirons justement à l'une comme à l'autre.

Il desiroit passionnément de pouvoir présenter aux savans de France qui s'occupent de la Paléographie, un échantillon de la plus an-

cienne écriture employée dans les manuscrits grecs. Il s'adressa au docte Mazocchi son ami, et à M. Paderno, garde du dépôt de Portici. Mais tous deux lui répondirent qu'ils avoient ordre exprès de ne rien communiquer. Celui-ci seulement voulut bien lui permettre de jeter les yeux sur une page d'un manuscrit qu'on avoit coupé de haut en bas lors de la découverte. Elle contenoit 28 lignes. Barthélemy les lut cinq ou six fois avec une attention extrême; et soudain, comme inspiré par la passion qui sait quelquefois suggérer de l'artifice aux simples, il descendit précipitamment dans la cour, sous un prétexte qui ne permit pas de le suivre, et là il traça de mémoire, sur un papier, le précieux fragment qu'il vouloit voler. Il remonte alors, il compare mentalement la copie avec l'original dont il n'avoit rien oublié, et il la rend parfaitement conforme, en corrigeant intérieurement deux ou trois petites erreurs qui lui étoient échappées. Ce fragment contenoit quelques détails de la persécution qu'avoient éprouvée les philosophes en Grèce, du temps de Périclès. Barthélemy emporte sa proie sans scrupule, et l'envoie le même jour à l'académie des belles-lettres; mais en recommandant le secret, pour ne pas compromettre messieurs Mazocchi et Paderno.

Il étoit par-tout un objet d'intérêt et de curiosité. Le roi de Naples, qui étoit alors à Cazerte dont il faisoit achever le superbe château, voulut le voir, et se le fit présenter à

son dîner par M. d'Ossun notre ambassadeur. S. M. S. se plut à l'entretenir des découvertes qui se faisoient alors dans ses états, parut regretter qu'on ne pût pas lui ouvrir le cabinet des médailles, parce que celui qui en avoit la garde étoit absent, ordonna qu'on lui montrât les superbes colonnes de marbre antique qui venoient d'être apportées récemment à Cazerte, et le fit inscrire au nombre des personnes à qui on devoit successivement distribuer les volumes des Antiquités d'Herculanum.

M. Bayardi, prélat romain, que ce prince avoit attiré à Naples, étoit chargé du soin de les expliquer: savant recommandable par la variété de ses connoissances, et respectable par les qualités de son cœur; mais redoutable à ses auditeurs et à ses lecteurs par sa prodigieuse mémoire et son infatigable éloquence. Barthélemy ne put l'ignorer, et eut de reste l'occasion de s'en convaincre. Dans toutes les capitales de l'Italie où il fit quelque séjour, il se trouva précédé, annoncé par sa réputation, et reçut un accueil flatteur de la part des personnages les plus distingués, soit par la naissance, soit par l'érudition, soit par l'une et l'autre ensemble: ce qui n'est pas rare en Italie.

Rome étoit le chef-lieu de sa résidence, et ce fut là qu'il eut le plaisir et l'honneur d'expliquer d'un manière neuve et satisfaisante la belle Mosaique de Palestrine. Plusieurs sa-

vans illustres en avoient donné avant lui des explications fort ingénieuses, mais auxquelles il se permit d'en substituer une plus simple et mieux fondée. On s'étoit attaché à trouver la clef de cette grande énigme dans la vie de Sylla et dans les jeux de la fortune. On voyoit Alexandre arrivant en Egypte, et paroissant à côté de la victoire, sous une tente au milieu de l'élite de ses gardes ou de ses généraux. C'étoit, disoit-on, c'étoit Sylla sous les traits du héros de Macédoine, pour rappeler aux Romains, dans le temple de la Fortune à Préneste, (aujourd'hui Palestrine) les oracles de cette déesse qui justifioient l'élévation du dictateur, comme l'oracle d'Ammon avoit légitimé les conquêtes d'Alexandre. Barthélemy ne vit ni Sylla, ni le vainqueur grec; il vit à leur place l'empereur Hadrien; il prouva qu'il avoit vu ce qu'il falloit voir; et cette découverte, très-difficultueuse par la multitude immense d'accessoires qu'elle entraînoit, fit un honneur infini à son modeste auteur, qui lui-même ne la regardoit que comme une simple restitution de texte. On trouvera dans le 30.<sup>e</sup> volume de l'académie des inscriptions cette dissertation si curieuse et si intéressante pour les artistes comme pour les savans.

M. de Stainville étant venu à Paris au commencement de 1757, fut nommé bientôt après à l'ambassade de Vienne, et sa femme qu'il avoit laissée à Rome revint le joindre et ramena Barthélemy avec elle. Celui-ci trouva

ses desirs devinés par M. de Stainville, qui étoit convenu avec le ministère d'un arrangement bien favorable à la passion de l'abbé pour la belle antiquité. Il devoit accompagner l'ambassadeur à Vienne, aller de là aux dépens du roi parcourir la Grèce et les échelles du Levant, y amasser de nouveaux trésors, et les rapporter en France par Marseille; mais, quelque attrait que ce projet eût pour lui, son attachement à ses devoirs l'emporta; il ne crut pas pouvoir laisser le cabinet des médailles si long-temps fermé, et il se refusa à une offre si flatteuse.

A la fin de l'année suivante, (1758) M. de Stainville, alors duc de Choiseul, fut appelé au ministère des affaires étrangères que lui laissa, en se retirant, l'abbé de Bernis devenu cardinal. Le premier mot que le nouveau ministre et sa femme dirent alors à Barthélemy fut pour s'informer de ses besoins, auxquels, dirent-ils, c'étoit désormais à eux de pourvoir, comme de son côté c'étoit à lui de s'adresser à eux pour les en instruire. Barthélemy, surpris de tant de bonté, et forcé par eux de s'expliquer, demanda une pension de six mille livres sur quelque bénéfice, et rougit de sa demande. Le généreux ministre sourit; et ce sourire, que Barthélemy regarda seulement comme une nouvelle marque de bonté, auroit paru à tout autre, ce qu'il étoit réellement, le présage et l'annonce d'une plus grande fortune. Il étoit bien éloigné de chercher

à l'accroître ; mais la bienfaisance active de ses protecteurs ressembloit à l'activité politique de César , qui croyoit n'avoir rien fait tant qu'il restoit quelque chose à faire. Ils le comblèrent de grâces, et dans le courant de quelques années lui procurèrent une aisance à laquelle il ne s'attendoit pas, et qui lui attira bien des jaloux malgré le bon usage qu'il en fit.

Il eut successivement, d'abord une pension sur l'archevêché d'Alby (l'an 1759), ensuite la trésorerie de Saint-Martin de Tours (l'an 1765), et enfin la place de secrétaire général des Suisses (l'an 1768). Il jouissoit outre cela, depuis 1760, d'une pension de 5000 livres sur le Mercure. On l'avoit même forcé, un moment, malgré son extrême repugnance, à accepter le privilège de ce journal, alors très-lucratif, dont on venoit de dépouiller par erreur M. Marmontel, qu'on croyoit l'auteur d'une satire sanglante contre des personnes de distinction. Il n'étoit pas capable de prostituer sa plume à un ouvrage de ce genre, et il n'y avoit eu aucune espèce de part. Il en avoit fait la lecture à un souper où plusieurs personnes l'avoient entendu, et la pièce étoit de M. de Cury, anciennement trésorier de l'armée d'Italie en 1733. Je me souviens de l'y avoir beaucoup vu. C'étoit un agréable débauché qui avoit quelque talent, sur-tout celui de la plaisanterie qu'il pouvoit volontiers jusqu'au sarcasme; honnête d'ailleurs, intègre, obligeant, et digne d'avoir des amis, comme il étoit capable de

se faire des ennemis. M. Marmontel, à qui on attribuoit la parodie de *Cinna*, cette pièce justement réprochée, n'ignoroit pas quel en étoit l'auteur ; mais il se tut, il souffrit la perte de sa fortune, il aimoit mieux la sacrifier que de trahir le secret qu'on lui avoit confié, et qui n'a été découvert que long-temps après l'oubli de l'affaire.

Ce fut à l'occasion de cette tracasserie, que les protecteurs de Barthélemy le forcèrent à ne pas s'obstiner à refuser le Mercure ; mais il trouva le moyen de ne le garder qu'un moment, et il le céda à M. de la Place. On lui conserva sur le privilège, par l'ordre exprès de ses protecteurs, une pension de 5000 livres ; mais il sut aussi bientôt s'en défaire, en la cédant à des gens de lettres fort estimables.

En 1771, M. d'Aiguillon remplaça dans le ministère M. de Choiseul qui fut exilé à sa terre de Chanteloup, où Barthélemy ne manqua pas de le suivre. Bientôt on demanda au ministre disgracié la démission de sa charge de colonel-général des Suisses ; il l'envoya sur le champ, et l'abbé vouloit envoyer en même temps la sienne du secrétariat ; mais M. de Choiseul l'engagea à l'aller offrir lui-même à la cour, et à ne se pas dessaisir, sans quelque indemnité, d'un brevet scellé du grand sceau et revêtu de lettres-patentes enregistrées au parlement. Barthélemy obéit à ce conseil aussi judicieux qu'amical. Il se rendit à Paris, et présenta son brevet à M. d'Affry, chargé du